

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE REVEIL

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. I

MONTRÉAL, 29 DÉCEMBRE 1894

No. 17

SOMMAIRE :

LA FAIM, *Duroc*. — L'UNIVERSITÉ LAVAL, *Universitaire*. — HARD TIMES, *Pauper*. — PROCÉDURE FIN-DE-SIÈCLE, — CHRONIQUE, MUSICALE : CONCERT SYMPHONIQUE AU WINDSOR, *Mignon*, *Henri Roulland*. — NOTRE FEUILLETON, *Bibliophile*. — PHARISAÏSME *Justus*. — A PROPOS DE JOURNALISTES, *Georgette*. — LA ROUTINE, *Dr. Grelety*. — LES CATHOLIQUES ET SARAH BERNHARDT. — QUESTIONS ET RÉPONSES, L'OREILLE MUSICALE (Suite et fin). — RÉPONSE A MGR. MCQUAID, *Libéral*. — CHRONIQUE, *Fridolin*. — FEUILLETON, AUX PETITES SŒURS, *Réné Bazin*.

LE REVEIL

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts. par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal. Le prix dans les débits de journaux est 5 cts. par numéro.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande. Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL

Boîte 2184, Montréal.

LA FAIM

Un journal de Québec publiait l'autre jour la navrante histoire que voici.

Nous le reproduisons dans sa touchante nudité :

Ces jours derniers, au marché Saint-Roch, raconte l'*Electeur*, on pouvait remarquer un homme hâve, décharné, aux allures étranges, qui allait d'une voiture à l'autre dévorant des yeux le contenu. Ce spectre de la famine s'approcha enfin de l'une des voitures et s'enquit du prix d'un quartier de mouton. Il prit le quartier dans sa main comme pour le soupeser et s'enfuit à toutes jambes en l'emportant. Le cultivateur, comme bien on le pense, cria : au voleur ! de toute la force de ses poumons. Un homme de police se mit à la poursuite de ce singulier personnage et le rattrapa au moment où il sortait de chez lui où il avait été déposer le quartier de mouton. Il l'arrêta immédiatement. Le prisonnier demanda la faveur d'avertir sa femme. L'homme de police acquiesça, mais en entrant une scène inouïe frappa ses regards. Le mouton gisait sur le plancher et les enfants le déchiraient à belles dents pour assouvir leur faim.

On peut facilement imaginer l'émotion du policier à ce spectacle inattendu.

Son prisonnier y mit le comble en disant : Je retournais voler quelques morceaux de bois lorsque vous m'avez arrêté.

Emu jusqu'aux larmes, le policier prit sur lui de relâcher son prisonnier. Il retourna près du cultivateur et pour le calmer lui paya son mouton.

Ainsi, c'est donc vrai que dans notre beau pays du Canada, où la Providence a largement dispersé ses bienfaits, où existe tout ce qui peut rendre l'homme heureux et libre, où cha-

un a ses coudées franches pour la lutte pour la vie, il y a des gens qui meurent de faim.

Et c'est dans une société puissamment organisée comme la nôtre que se passent des scènes comme celles que nous venons de décrire.

On nous dit que le Canada est un peuple moral, chrétien et catholique.

Où est donc notre moralité, notre christianisme, notre catholicité si de pareilles horreurs peuvent se produire sans que personne ne s'émeuve.

Ces grandes vertus dont nous nous targuons sont-elles donc seulement sur nos lèvres et jamais dans notre cœur ?

Aurait-on réussi à faire de nous un peuple de Tartuffes à l'image de nos maîtres.

Nous avons plus d'églises qu'aucune nation au monde ; nous possédons un clergé dont les biens se chiffrent par millions et dont chaque jour s'arrondissent les domaines.

A ce clergé, à ces églises nous avons tout donné, nous réservant seulement de demander aux unes dans les cas des grandes douleurs les consolations spirituelles, et aux autres dans les grandes détresses les secours de la charité chrétienne.

Mais enfin, que sont devenus nos sacrifices ?

Nous avons créé une race de rois et maîtres ; nous avons élevé des puissances ; des consolateurs et des sauveurs, nous n'en avons fait aucun.

Où sont nos Saint Vincent de Paul, où sont nos frères La Salle ?

Nulle part ; nous voyons chaque jour des hommes, la fêrule à la main, défendant leur domaine, nous n'en voyons pas la besace de l'apôtre à la main distribuant le pain aux malheureux et couvrant de leur manteau le pauvre qui a froid.

Les presbytères sont bien chauffés, on festoie au couvent et pendant ce temps, le misérable grelotte et ses enfants meurent de faim.

Le vieillard accablé par l'âge, rendu au bout du long calvaire de l'existence sans merci que lui ont créée ses maîtres, n'a d'autre asile à trouver que la prison ou quelque trou dans le fleuve glacé.

Qu'il ose donc frapper à ces insolents palais de pierre qui encombrent tous les coins de notre cité ; qu'il y demande un abri et vous verrez ce qu'on lui répondra :

No pauper need apply.

Mais si un jour, poussé à bout, le malheureux dérobe un pain ou un gigot on mettra en jeu tout l'arsenal de la loi.

Quelque Joseph Prud'homme viendra, au nom de la société, réclamer la sauvegarde des grands principes et la protection de la propriété.

De quel droit cette société peut-elle réclamer des obligations de ses membres si elle ne reconnaît pas ses devoirs envers eux.

Si la société, la *socilité* comme dit Bridouson, entend avoir des règles respectées, qu'elle commence par ne pas les violer elle-même ; que ses membres ne soient pas des dupes et ils seront les premiers à défendre l'institution qui les protégera réellement.

Voilà de bien grandes pensées pour un simple fait-divers, mais, relisez-le, et vous verrez combien il est navrant dans sa douloureuse simplicité.

Qu'il nous serve donc de leçon.

Notre peuple est bon, il est charitable, il est bienveillant ; il n'y a pas une population au monde qui se saigne comme la nôtre pour les bonnes œuvres.

Notre budget de charité, ou plutôt de sacrifices, est énorme, il est écrasant.

Mais il y a un malheur.

Nous nous en rapportons aux autres pour faire le bien, et le peu qu'ils en font ne nous revient que de fort loin.

Changeons donc cela.

Nous sommes assez grands pour savoir répartir l'aumône.

Répartissons la nous-même et soyons sûrs qu'elle arrive à destination.

Il y aura moins de propriétés exemptes de taxes, mais il y aura aussi moins de malheureux qui voleront pour manger.

DUROC.

FABLE-EXPRESS

Pepin-le-Bref est mort depuis mille ans.

MORALE :

Quand on est mort, c'est pour longtemps.

L'UNIVERSITE LAVAL

Le Bureau des gouverneurs de l'Université Laval vient d'adresser au gouvernement Taillon et aux ministres ses collègues, une circulaire intéressante où le premier ministre est assez ouvertement sommé de respecter les promesses qu'il a faites le 23 octobre 1893 aux membres du Bureau, le 24 au Vice-Recteur, le 12 décembre à l'assistant Vice-recteur, promesses confirmées par un télégramme le 1 janvier 1894.

Le gouvernement Taillon s'est, à des différentes époques, engagé à donner son appui à la construction de l'Université Laval.

Mais, comme tous les gouvernements, il oublie ses promesses.

Pour les lui remettre en mémoire, la circulaire expose qu'il a déjà été dépensé pour les travaux de l'Université \$186,833.52.

Il faudrait encore \$125,000, pour terminer les travaux réguliers, sans compter les extras.

C'est cette somme que l'Université demande du gouvernement.

Pour en assurer le service de l'intérêt et le remboursement, les évêques du district de Montréal ont garanti un montant de \$50,000.

Mgr l'archevêque de Montréal a ajouté à cette circulaire, une circulaire émanant de lui personnellement et appuyant la demande du Bureau des gouverneurs.

Nous ignorons quel accueil le gouvernement va faire à cette demande, mais il nous semble assez curieux que l'on profite de la crise financière actuelle pour faire pareille demande à la Province qui est, elle-même, obligée d'emprunter pour rencontrer ses obligations.

Si nous comprenons bien le sens de ces circulaires, qui sont confidentielles, mais dont un député devrait bien demander communication pour l'avantage du Parlement, il s'agit d'un prêt demandé à la Province.

Mais pourquoi ne pas s'adresser au Séminaire, qui est la plus grande institution de prêts du pays ?

Pourquoi, du moment où il est déjà engagé dans la transaction, ne va-t-il pas jusqu'au bout ?

La garantie offerte lui semblerait-elle suspecte.

Pour notre part, nous appelons de tous nos vœux l'achèvement de l'Université Laval, nous sommes prêts à tout faire pour encourager le mouvement ayant pour but de fournir un asile décent à notre jeunesse universitaire, mais enfin, il faut ne pas oublier quelles sont les conditions dans lesquelles se trouve l'Université.

Le public, le contribuable à qui l'on fait appel en demandant un prêt gouvernemental, est exclus de tout contrôle sur l'Université.

Le gouvernement n'a pas non plus voix au chapitre, et pourtant on lui demande des faveurs.

Ce n'est pas juste.

Du moment où l'on en revient à solliciter l'aide de l'Etat, que l'on aille jusqu'au bout et que cette aide soit demandée avec toutes ses conséquences : le transfert de l'Université à l'Etat pour en faire une institution publique et laïque.

Nous avons déjà demandé ce changement et nous pensons que le moment est venu d'agiter la question.

UNIVERSITAIRE.

HARD TIMES

La *Minerve* contenait hier ce qui suit ;

« Hier, M. le curé de Saint-Jean-Baptiste, grâce à la générosité et à l'affection filiale de ses paroissiens, possède au complet des ornements sacerdotaux de sept couleurs différentes.

Les anbes, les amicts, les mauuterges, etc, sont en toile d'une finesse remarquable.

Outre les ornements, il y a encore les ciboires, les calices, un ostensor, des burettes, un encensoir et autres accessoires du culte. Il a reçu deux missels d'une grande beauté et un bréviaire divisé en quatre volumes, richement reliés.

Tous ces objets ont été commandés à Paris et le nom du curé Auclair y est inscrit ou gravé.

Outre ces cadeaux la paroisse a présenté à son curé, son portrait à l'huile, dû au pinceau de M. Chs. Gill, fils de l'honorable juge Gill.

Ce portrait est de grandeur naturelle et est d'une ressemblance frappante.

Un magnifique capot en castor et un casque de même fourrure accompagnent les cadeaux ci-dessus.

Les Irlandais de Saint Jean-Baptiste n'ont pas voulu se laisser vaincre en générosité et ont offert à

M. le curé Auclair un splendide sleigh, garni de robes de grands prix et un magnifique cheval.

Les élèves de l'Académie Marie-Rose ont présenté un prie-Dieu d'un fini extraordinaire.

M. Auclair a reçu bien d'autres cadeaux qu'il serait trop long d'énumérer, mais on évalue à près de \$3,000 tout ce qu'il a reçu.

Evidemment les temps ne sont pas si durs qu'on le prétend.

PAUPER.

PROCÉDURE FIN-DE-SIÈCLE

Nous empruntons à la *Minerve* l'annonce d'huissier que voici :

PROVINCE DE QUÉBEC,
District de Montréal,
No 2230.

COUR SUPÉRIEURE

La Communauté des Sœurs de la Charité de l'hôpital Général de Montréal, corps politique et incorporé ayant son principal bureau et siège d'affaires en la cité et le District de Montréal, — Demanderesse,

vs.

The Cyclorama Company (limited), corps politique et incorporé ayant son principal bureau d'affaires en la dite cité de Montréal, — Défenderesse,

et

Mtres BIZAILLON, BROUSSEAU & LAJOIE,
Avocats distrayants,

Le Sième jour de Janvier 1895, à 11 h. de l'avant-midi, à la place d'affaires de la dite défenderesse, coin des rues S^e-Catherine et St-Urbain, en la cité de Montréal, seront vendus par autorité de justice, les biens et effets de la dite défenderesse, saisis en cette cause consistant en fournaies et une grande toile peinte représentant Jérusalem le jour du crucifiement, etc.

Conditions : argent comptant.

TIBURCE B. LAMARCHE, H. C. S.

Montréal, 20 décembre 1894.

Les Sœurs faisant vendre par ministère d'huissier le crucifiement, voilà qui est assez fin-de-siècle.

CHRONIQUE MUSICALE

CONCERT SYMPHONIQUE AU WINDSOR

"MIGNON"

Le quatrième concert symphonique a eu lieu le 20 décembre dans la salle des fêtes du Windsor.

Le programme portait : "CHILDREN'S FESTIVAL CONCERT," ce qui exigeait, paraît-il, une sélection musicale d'un genre particulier.

Je ne partage pas cet avis, parce que je n'admets pas qu'une manifestation artistique d'un ordre élevé puisse être dédiée à des bambins, si roses et si mignons qu'ils soient.

Que l'on donne à ces petits anges pétulants un bal blanc ou une représentation de marionnettes accompa-

gnés d'une copieuse distribution de bâtons de sucre d'orge et de pétards, rien de mieux. Mais que, sérieusement on mette à leur service quarante-cinq excellents musiciens, cela me paraît excessif.

Ceci dit, passons en revue le programme et reconnaissons sa valeur en même temps que sa monotonie.

Le No 1 était une petite suite d'orchestre de Bizet, sous le titre général : *Jeux d'enfants*, comprenant :

a Marche. — *Trompette et tambour*, harmonie imitative d'un intérêt très ordinaire.

b Berceuse. — *La poupée*, sur un motif très doux où les violons, jouant en sourdine, alternent avec les bois et produisent un effet recherché et réussi.

c Impromptu. — *La toupie*. C'est encore une harmonie imitative où les violoncelles imitent le ronflement de ce jouet. De plus, les violons à l'aide de *pizzicatos* bien placés, donnent parfaitement l'idée de l'instabilité et des heurts d'agonie d'une toupie chancelante et mourante.

d Duo. — *Petit mari et petite femme*. Morceau insignifiant.

e Galop. — *Le bal*, qui a fait sa marque parce que ce n'est pas un galop, et grâce à une fausse attaque des seconds violons entraînés par le chef d'orchestre, M. Couture. Heureusement que ces instrumentistes ont eu du sang froid ; ils ont empêché l'orchestre de barbotter en reprenant la mesure que le directeur leur avait imprudemment fait perdre.

Le No 2 était rempli par une valse de Léo Delibes intitulée : *Valse de la poupée*, qui a eû le don d'endormir les petits enfants à qui dédié et de faire bailler les papas et les mamans. Cela, grâce au génie et à la variété du programme.

Il n'est que juste d'ajouter que Delibes n'est pas responsable de ce résultat. La faute est imputable à celui dont l'excessif scrupule de la couleur locale a inspiré un menu musical insipide à cause de son uniformité.

Heureusement que la *Marche funèbre d'une Marionnette*, de Gounod, tranchait sur le boiteux de l'ensemble.

Cette marche originale, que Gounod a intercalé dans sa *Jeanne d'Arc*, est absolument touchante.

On croit assister à une scène de désolation enfantine. La pauvre marionnette, naguère si rutilante dans son costume de soie et d'or, est maintenant disloquée, fanée, vidée, brisée ! Elle est morte enfin. Et les petits bons hommes dont elle a fait les délices durant le cours de son existence éphémère et de son éphémère splendeur, ont résolu d'enterrer le pantin défunt.

Les premières mesures de cette marche lugubre donnent l'illusion de *Pulcinello* croque-mort. Malgré le deuil qu'il préside, il ne peut effacer le grotesque de sa personne, et on l'entend, on le voit presque, sauter

gauchement sur les talons de ses sabots rouges et camus, avec le déhanchement qui caractérise le légendaire personnage.

Le motif initial se répète sans cesse, et cette répétition rend bien l'état navrant dans lequel la funèbre cérémonie a plongé la jeune assistance qui larmoise à ces funérailles. De temps à autre, des fragments de rondes enfantines, des réminiscences de couplets populaires sont esquissés par divers instruments, et cela ressemble au sanglot d'un enfant moribond, cramponné à la vie, se rappelant les joies éclatantes de l'avant-veille.

Ah ! v'là l'poli
V'là l'poli-chi-nelle
Qui danse....
Ah ! v'là l'poli,
V'là l'poli-chi-nelle
Qui rit !

Quel poème égalera jamais ce refrain extra-hilarant ?

Pauvre marionnette ! Couchée dans l'informe panier qui lui sert de corbillard, elle s'achemine vers le petit tas de sable au sein duquel on va l'enfouir.

Inconsciemment, les enfants imitent les hommes. Dans une circonstance analogue, ceux-ci accompagnent leurs marionnettes au cimetière, et discutent sur la tombe de ceux qui les ont amusés, qui leur ont fourni une occasion de médisance, ou qui leur ont prodigué des bienfaits.

Les enfants, par une intuition fatale, inventent les turpitudes à venir, et ils les manifestent comme les hommes sages et expérimentés. Tous deux regrettent avec la même amertume la disparition de leur jouet.

Hélas ! hélas ! disent les hommes, Caton est mort ! Misère de nous ! Nous allons retomber dans l'asservissement !

Pauvre Caton !

Hélas ! hélas ! dit l'enfance, Pantin est mort ! Adieu la joie !

Pauvre Pantin !

Ah ! v'là l'poli,
V'là l'poli-chi-nelle
Qui danse ;
Ah ! v'là l'poli,
V'là l'poli-chi-nelle
Qui rit !

La Marche funèbre d'une Marionnette me dit tout cela, et bien d'autres choses encore ! C'est pourquoi je n'ai jamais manqué l'occasion de l'entendre.

Elle m'émeut d'abord, et elle me donne l'espérance illusoire que la leçon profitera aux grands enfants et les rendra meilleurs.

A part la Marche des petits soldats de plomb, de Pierné, le reste ne vaut pas une mention.

L'exécution, sans doute, a été excellente, mais avec

un pareil programme elle m'a fait l'effet d'un diamant serti dans du fer-blanc.

J'arrive bien tard pour parler de *Mignon* ; mais comme les circonstances ne m'ont pas permis d'assister à sa représentation avant mardi dernier, cette soirée avait pour moi l'attrait d'une première.

Je n'étais pas sans inquiétude au sujet de l'interprétation, et, malgré les unanimes louanges du public et de la presse, j'avais conservé une méfiance invincible.

Je ne voyais pas bien M. Géraizer en *Lothario* et je voyais mal Mme de Goyon en *Philine*. Mes pronostics étaient raisonnés et mes craintes motivées par des précédents suffisants, — je le croyais du moins. — Aujourd'hui il ne me reste qu'à déclarer que mon flair a été mis en défaut : ce que je fais avec plaisir.

Il ne faudrait pourtant pas verser dans une exagération contraire et déduire de mon loyal aveu que la perfection est atteinte. Non. La représentation de *Mignon* a été passable, rien de plus, mais elle a donné une juste idée de ce qu'est cette œuvre gracieuse autant que populaire.

Comme de coutume, Mme Bouit a été excellente. Elle a donné à son touchant personnage tout ce que Græthe a accumulé sur lui d'originalité, de pureté et de douleur. Mme Bouit peut mettre *Mignon* au nombre de ses bons rôles. Elle a été particulièrement remarquable dans sa romance : *Connais-tu le pays ?* dans son duo du premier acte, avec M. Géraizer qui l'a fort bien secondé, *Légères hirondelles...* ; dans son duetto avec le même artiste : *As-tu souffert ? as-tu pleuré ?* et dans sa prière du 3^{me} acte : *O Vierge Marie !*

Le rôle de *Philine* est hérissé de difficultés. Comme il est aussi fort brillant, il plaît à toutes les chanteuses, mais il est loin de convenir à toutes. Mme de Goyon a montré beaucoup d'audace en l'abordant, mais cette audace est louable en raison de l'effort tenté. Certes Mme de Goyon est loin d'être en mesure de nous donner ce que nous attendons de la *Philine* créée par Ambroise Thomas, mais sa tentative dénote un travail si opiniâtre, une volonté si énergique, une ambition artistique si légitime, que c'est le cas où jamais de tenir compte de ce que trop souvent on appelle la bonne volonté. Tous les artistes possèdent ou sont censés posséder un grain de cette qualité négative qui ne peut suppléer au talent. Mais lorsqu'il y a un effort visible, une étude consciencieuse et un progrès réel, il n'est que juste de tenir compte dans une large mesure de la bonne volonté de l'artiste, parce que, dans ce cas, c'est une qualité appréciable et non une excuse à l'incapacité ou à l'indolence.

C'est dans la scène du miroir et dans la polonaise : *Je suis Titania la blonde*, que *Philine* montre ce

qu'elle a dans le cœur et dans le gosier. Comme dans tout le reste de la partition, Mme de Goyon est fort inégale. Elle a des conflits regrettables avec la justesse et de la mollesse dans les vocalises qui manquent souvent de netteté ; mais en revanche, elle n'a pas une hésitation, et, lorsque la difficulté est surmontée ou enjambée, elle place des sons très purs et très agréables à l'oreille.

Dans la partie dramatique Mme de Goyon est irréprochable et elle tient cet emploi de grande coquette avec beaucoup d'autorité.

Pour terminer avec les dames, je dois des félicitations à Mlle Berthael qui joue Frederick avec beaucoup de chic. Mlle Berthael y est fort gentille, et je lui dois aussi un compliment pour sa tête qu'elle fait ressembler à un portrait de Lebrun.

Dans *Mignon*, M. Bouit est supérieur au *Zéphoris* de *Si j'étais Roi*. Ce n'est pas un *Wilhelm* idéal, mais il ne prête pas à la sévérité. C'est déjà beaucoup. Il a bien chanté la romauce : *Elle ne croyait pas dans sa candeur naïve*, et convenablement tout le reste.

M. Géraizer m'a agréablement surpris. Je ne le croyais pas capable de chanter *Lothario* aussi bien qu'il l'a fait. De la voix, de la justesse, de l'étendue : telles sont les qualités qu'il a déployées. Tous ses numéros ont été brillants, mais il mérite une mention particulière pour la Berceuse du 3e acte : *De ton cœur j'ai calmé la fièvre*.

MM. Fétis et Dessassiaux ont contribué pour une part au succès de cette agréable sensation.

M. Fétis, qui a fort bien chanté tout son rôle s'est particulièrement distingué dans le madrigal : *Belle, ayez pitié de nous*.

En résumé, la partition de *Mignon*, non moins difficile que celle de *Si j'étais Roi*, a été sensiblement mieux exécutée.

J'imagine que cela tient à une étude plus parfaite et plus prolongée de l'œuvre de Ambroise Thomas.

HENRI ROULLAUD.

NOTRE FEUILLETON

Ce n'est pas sans dépit que nous voyons, dans la plupart de nos journaux, des appréciations sévères de la littérature française contemporaine.

Notre dépit vient de ce que nous la connaissons, cette littérature, et que, — de très bonne foi, nous n'hésitons pas à l'admettre, — nos confrères la méconnaissent totalement.

Une partie de la nouvelle génération des écrivains français pratique un genre où l'inconvenance de la forme le dispute à l'immoralité du fonds ; cela est indéniable,

Mais c'est une erreur très grave de croire que ces

écrivains sont en majorité, et qu'ils exercent une influence proportionnée à leur turbulente.

Ceux qui se livrent à l'exploitation de la littérature pornographique, c'est-à-dire ceux qui flattent les passions viles qui constituent le stock des sentiments psychiques de tous les désœuvrés et de tous les libertins, sont des ratés, des cupides ou des vicieux, dont les débauches physiques et intellectuelles ont atrophié le sens moral.

C'est dire que ces tristes individus ne forment pas un contingent formidable. Ils n'ont d'importance que par le bruit qu'ils font et par l'assistance inconsciente que leur accorde leur clientèle ordinaire, renforcée des honnêtes mais naïfs publicistes qui se laissent prendre à leurs bruyantes réclames, s'imaginent, sur la foi de ces clameurs, que la littérature française n'a plus d'autres interprètes.

Ces écrivains sans pudeur qui livrent leurs noms à la réprobation des gens honnêtes et des hommes de goût, ressemblent à cette fleur vulgaire appelée *Soleil*. Comme elle, ils poussent sur le fumier, n'ont aucune beauté, aucune utilité, mais se balancent sur une haute tige et se font voir à distance.

Non loin de la flaque de mucus où ils pompent les odeurs nauséabondes dont ils empestent leur zone, il existe, invisible, un modeste retrait, sous une mousse délicate, qui abrite des violettes parfumées.

Ces violettes sont l'image des écrivains consciencieux, jaloux de leur art, pour qui la perfection de la forme et du fonds fait l'unique objet de leurs constants efforts.

Timorés à l'excès, sachant que le beau dans l'art littéraire n'a pas de limites, ils travaillent sans relâche et ne songent pas à faire valoir leurs œuvres à l'aide d'une réclame à outrance. Aussi sont-ils inconnus du gros public qui prend le change en n'entendant sonner que les titres scabreux des pourceaux de la littérature.

Parmi les nouveautés de la librairie française, nous choisirons à l'avenir et au hasard dans l'écrin offert aux amateurs éclairés du beau et du bon.

Cela mollifiera peut-être l'opinion des pessimistes qui proclament la déchéance de la littérature française.

Nous commençons donc aujourd'hui la publication d'une ravissante nouvelle, tirée d'un livre de René Bazin, intitulé *Humble amour*.

Ce recueil de six nouvelles est certainement inconnu du grand public, aussi bien en France qu'ici. Cependant, quoique le livre porte le millésime de 1895, il en est déjà à sa quatrième édition. Ce qui démontre avec force que les écrivains honnêtes qui ont du talent trouvent des lecteurs empressés sans avoir besoin de recourir aux coups de gongs étourdissants dont ne peuvent se passer les tireurs à la ligne infects qui ne savent écrire qu'avec, de la cantharide.

PHARISAIISME

Jésus-Christ qui chassa les vendeurs du Temple serait étrangement surpris s'il revenait sur cette terre et voyant la conduite de ses disciples dans nos principales église de Montréal.

Que penserait-il, par exemple de l'annonce suivante que nous découpons d'un journal de Montréal éminemment à bon principes :

A l'Eglise Notre-Dame.—Ceux qui désirent assister à la messe de minuit ou à la grande messe de Noël pourront se procurer des bancs ou des places en s'adressant au bureau de la Fabrique de Notre-Dame, No. 1708 rue Notre-Dame.

Quelle belle petite exploitation bien comprise !

On engage des musiciens et des chanteurs.

On organisè des concerts retentissants.

On double le prix de place.

On ouvre des bureaux de location.

Tout cela pour la plus grande gloire du Seigneur et le triomphe de l'humilité chrétienne.

Pendant ce temps on interdit les théâtres.

Peut-on prétendre que la prière de *Mignon* soit moins pure et moins touchante, ou qu'elle soit écoutée avec moins de respect sur les planches que l'on n'écoute les coups de cymbales et les éclats de voix des musiciens et chanteurs qui font les numéros extras des concerts de grande circonstance de Notre-Dame ou de la Cathédrale.

Avant de supprimer le théâtre, qu'on supprime donc le festival religieux.

L'un a été défendu par l'église de tout temps, c'est le festival religieux.

L'autre n'est attaqué que par les retardataires, c'est le théâtre.

N'intervertissons pas les rôles.

JUSTUS

A PROPOS DE JOURNALISTES

Je passais, il y a quelques semaines, dans la rue St. Jacques, lorsque je fus joliment amusée par la remarque d'une femme, bien mise, qui s'exclama en voyant passer un journaliste dans son élégante victoria "Oh ! bien, par exemple, c'est un peu trop fort pour un jour-

naliste d'avoir une voiture à deux chevaux." Evidemment pour cette personne, aucun membre de la presse ne devait avoir le droit de se payer un semblable luxe et, remarquez bien qu'en parlant ainsi cette personne ne faisait qu'exprimer, hélas ! l'opinion d'un grand nombre d'habitants de la province de Québec.

Il est bien regrettable de constater que ce que dit le *Moniteur du Commerce* de dernièrement n'est que trop vrai.

" Un propriétaire de journal ! Qu'est-ce que cela peut bien être ?

" Un journaliste ! Qu'est-ce que ce métier-là ?

" Pour beaucoup de niais, le propriétaire d'un journal est un homme qui imprime un certain nombre de feuilles de papier, chaque jour ou chaque semaine, pour l'amusement ou pour l'information d'un nombre quelconque de gens sympathiques qui font le sacrifice de quelques sous pour lui permettre de vivre tant bien que mal.

" Pour un grand nombre de niais, et beaucoup d'exploiteurs en plus, l'écrivain, le journaliste, est un être qui, en somme, fait un travail facile, qui n'a qu'à prendre sa plume ou son crayon, s'asseoir tranquillement dans un fauteuil et conter le potin de chaque jour.

" C'est pourtant bien vrai : l'éditeur et son allié le journaliste ont encore à souffrir du préjugé qu'ils ne sont que des surnuméraires de la société, des gens dont on peut se passer à la rigueur et sans lesquels la société marcherait comme sur des roulettes.

" Et le travail de l'éditeur et ses voyages et ses recherches constantes pour entretenir son œuvre, et ses anxiétés, et les influences qu'il lui faut chercher ou éviter, et ses responsabilités vis-à-vis de ses typographes et vis-à-vis de ses fournisseurs tout cela n'est donc rien ?

" Et la pensée de l'écrivain et ses recherches et ses combinaisons et ses voyages et ses veillées et sa santé s'épuisant au contact des paperasses et des livres entre les quatre murs d'un cabinet de travail, tout cela encore n'est donc rien ?

" Mais en somme pour qui travaillent le publiciste, l'éditeur de journal ou le journaliste ? Tout homme de métier ou de profession, en dehors du professorat, travaille pour lui-même ou pour sa famille. Mais ceux qui sont engagés dans le journalisme, à quelque degré que ce soit, travaillent plus pour la société en général que pour eux-mêmes ; et voilà pourquoi, dans la province de Québec, au milieu de notre population beaucoup plus égoïste qu'on ne le croit, la carrière journalistique n'est considérée que comme bonne à être exploitée par les politiciens, les bureaucrates, les entrepreneurs de bâtisses, les cabotins de toute nuance,

les gens qui se préparent des mariages fashionables, qui ont des longs pleurs à verser sur une tombe ou qui ont reçu des cannes à pommeau d'or le jour anniversaire de leur naissance ou de leur mariage.

« Cette farce a duré assez longtemps : Léon XIII a dit que la presse était aujourd'hui la puissance qui conduisait le monde ; Lord Aberdeen a déclaré, en forme de leçon, à quelques braves gens de Québec que, dans les occasions publiques, c'était à la presse que devaient s'adresser les premières attentions : les faits partout démontrent que le journalisme est le maître du monde : il est donc temps qu'on le comprenne parmi la population de la province de Québec. »

Oui, il est grandement temps qu'on le comprenne ; mais, malheureusement, de tout âge, l'homme doué d'un esprit supérieur rencontrera d'innombrables obstacles à faire reconnaître son mérite : cependant, ce qui est étrange, l'on voit quelquefois un homme sans capacité faire accepter comme argent comptant les vantardises qu'il débite.

L'esprit, qu'est-ce donc que l'esprit ? chacun le trouve à sa manière.

Un jour deux élégantes de Montréal revoyaient une ancienne compagne de couvent, mariée depuis quelques années, qui leur dit :

— Mes amies, je ne me sens heureuse que là où est mon mari.

Les deux amies éclatèrent de rire et dirent à leur visiteuse qu'elle avait des idées tout à fait bourgeoises et qu'elle était une femme bien arriérée. Elles, dont l'esprit était nourri de tous les romans en vogue, regardaient comme ridicule celle dont le cœur demeurait attaché à celui qu'elle avait juré de toujours aimer.

Sans doute, pour ces deux mondaines, il y avait un grand manque d'esprit chez cette femme qui ne comprenait pas tout ce qu'il y a d'intéressant, de spirituel à savoir imiter les héroïnes plus ou moins admirables de Cherbulliez, d'Ohnet, de Clarctie et de tant d'autres.

On doit l'avouer encore et c'est regrettable de le dire, les femmes d'esprit, les hommes d'esprit sont souvent ceux qui font le plus de folies. Les femmes d'esprit aimeront avec toute leur âme sans rien calculer, sans rien voir ; elles aimeront à en perdre la tête, la vue quelquefois. Les sottes conserveront leur sang-froid, le calcul les guidera, elles ne feront pas une bévue en amour, elles iront droit au but, sans jamais dévier, elles se feront épouser par des hommes d'esprit qui le regretteront ensuite, mais n'importe. Elles calculeront tout : la position, la fortune, les capacités, l'âge, les avantages qu'elles pourront retirer de l'union qu'elles convoitent, ensuite elles s'occuperont de la question de sentiment qui est une très petite chose en affaires

Les affaires, voilà ce que l'on doit comprendre. Comme disent les américains : Time is money, money is time, l'on pourrait peut-être dire aussi : L'esprit c'est la folie, la folie c'est l'esprit.

Un homme intelligent d'une grande érudition ayant fait le tour du monde, connaissant, pour ainsi dire, tout ce qui s'est passé depuis que l'humanité existe, disait un jour à une montréalaise âgée de vingt-six à vingt-sept ans, dont les écrits avaient été goûtés par bon nombre d'hommes instruits et capables :

— A votre âge, madame, il y a bien peu de femmes qui aient aussi peu lu que vous.

Cette remarque fit une amère blessure à l'auteur qui, timide et réservée, avait horreur de vanter son savoir, pour elle il y avait quelque chose de vulgaire à jeter à la face de tout venant ce qu'elle avait appris, rien ne blessait autant son oreille que cette phrase banale des esprits médiocres qui répètent à chacun : Voilà ce que j'ai lu, voici ce que je sais ; qui à tout propos vous lancent cette remarque. Cet auteur dit ceci, cet autre prétend cela ; enfin esprit de pie montée qui a des sentences toutes apprises, n'ayant nulle idée à elle, les ayant toutes empruntées à ses livres.

Et ce grand voyageur qui savait tant de choses, sans se vanter jamais pourtant de son savoir, se laissait comme bien d'autres éblouir par ce qui brille. Une femme ayant moins de modestie aurait reçu de lui nombre de compliments.

Où donc est le véritable esprit ; chez l'être intelligent qui sent toute la supériorité de celui qui le surpasse, ou chez le sot qui en se vantant finit par faire que nul ne lui est égal.

GEORGETTE.

LA ROUTINE

de *L'Union Médicale*

Vous avez probablement lu, comme moi, le rapport adressé au ministre par le professeur Potain, au nom de la Faculté, à propos du nouveau baccalauréat et des études médicales. Sans m'écarter de la déférence qui est due aux hommes éminents qui ont été appelés à se prononcer sur les changements projetés, je serais assez porté à croire qu'ils ont été le jouet d'une illusion, qu'ils ont été victimes de leurs habitudes, des façons de voir et de penser avec lesquelles ils ont été élevés.—A un certain âge on s'immobilise à peu près inévitablement dans un cercle restreint d'idées : on a son siège fait sur toutes choses ; on devient un *laudator temporis acti* et on ne saurait admettre les innovations.

Comment les mandarins cumulards, les *beati presidentes* trouveraient-ils à redire au passé, qui leur a été si favorable, qui leur a valu fortune et distinction ?

Mais tout était parfait et on ne saurait faire mieux.—
—C'est comme les titulaires d'une charge quelconque

d'enseignement, ceux de grec et de latin, comment voulez-vous qu'ils ne poussent pas des cris d'indignation et de rage, lorsqu'on parle de mettre au rancart les vieux auteurs qui ont bercé leurs heures de spleen et de désespérance ?

—Comment, on renoncerait à traduire le soporifique et chevillard Virgile ?—On ferait des cornets avec le sceptique et sensuel Horace, qui a délecté tant de gens égrillard, se piquant d'humilité ?

Mais, ce serait l'abomination de la désolation.

Je comprends le désespoir de ces braves gens, sempiternels rabâcheurs, qui ont été gorgés de racines grecques, de vers latins, et qui seraient incapables de digérer autre chose.

On ne recommence pas sa vie, à leur âge ; on ne brûle pas les dieux qu'on a adorés.

Mettez-les à la retraite et ne les consultez pas.—Le monde à marché, depuis l'époque antédiluvienne où les programmes actuels ont vu le jour.—Il s'agit de se demander, dans ce siècle de la vapeur, de l'électricité, où les communications sont devenus si faciles, où on va à Saint-Petersbourg en moins de temps qu'on n'arrivait jadis à Marseille, s'il n'y a pas un réel avantage à s'inspirer du génie des peuples voisins, à connaître les chefs-d'œuvre de leur langue, au lieu de s'éterniser dans l'étude à peu près inutile des langues mortes ?

Poser la question, c'est la résoudre.—En somme, les génies de tous les temps, de toutes les nations, se sont assimilés les chefs-d'œuvres de leurs prédécesseurs, et comme l'humanité va toujours en progressant, on peut dire qu'ils les ont surpassés.—Il y a encore plus à gagner dans le commerce des grands philosophes et des écrivains consacrés de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne, pour ne parler que de ceux-là, que dans celui des premiers rhéteurs et des poètes de l'antiquité.—C'était parfait pour leur époque, on fait mieux depuis et il est facile, avec leurs successeurs, de se livrer à cette gymnastique intellectuelle, représentée par le thème et la version, à laquelle les universitaires tiennent tant.

En ce qui concerne plus particulièrement les médecins, c'est presque enfantin de prétendre que l'étude du grec est indispensable pour comprendre un grand nombre de termes, qui en dérivent ou pourraient en dériver encore.—Mais toutes les professions ont leur argot, leurs expressions techniques, et les initiés se familiarisent vite avec leur signification et leur désignation.—Est-ce que les Américains, par exemple, consacrent autant d'années que nous, à l'étude des langues mortes. Cela les empêche-t-il d'avoir des savants de premier ordre, parmi leurs médecins et leurs chirurgiens.

Si on nous avait appris de préférence l'allemand et l'anglais, notre instruction médicale pourrait être beaucoup plus complète, en raison de la facilité qui en résulterait pour nous d'aller perfectionner notre instruction à Berlin, à Vienne, à Londres, partout où un grand nom surgirait, où une chaire retentissante appellerait les auditeurs.—C'est ce que font les étrangers, qui ont beaucoup plus le don des langues que nous et sont moins routiniers : ils séjournent au moins quelques mois dans chaque université importante, auprès des spécialistes en vogue et peuvent aborder la clientèle avec un langage scientifique beaucoup plus complet,

beaucoup plus pratique surtout que celui qu'on peut emporter du boulevard Saint-Germain.

Vous les connaissez, comme moi, la plupart de ces cours ridicules, faits pour je ne sais qui, et tellement vastes, tellement prolixes, que la vie d'un homme ne suffirait pas à se les assimiler.—Mais ce n'est pas le baccalauréat qu'il faut seulement transformer, c'est l'université tout entière, avec sa hiérarchie outrancière et son népotisme si funeste aux véritables personnalités. Il faut mettre son vieux bric-à-brac de côté, jeter à bas de leur piédestal tous les pontifes maussades et prétentieux de ce culte démodé, usé, inutile, presque nuisible. L'édifice est vermoulu et il ne devrait plus être nécessaire de se mettre à quatre pattes pour penser : on devrait être libre de ses opinions, et pouvoir faire prévaloir celles qui représentent un progrès, sans se heurter à l'opposition des petites chapelles, des cénacles d'admiration mutuelle, sans être excommunié par les vieux bonzes rétrogrades, hors desquels il n'y a point de salut, hiboux rentés que la lumière effraie et dérange. Les plus généreuses ambitions viennent se briser sur les rochers dogmatiques, dont ils sont les défenseurs largement salariés.

Il y a longtemps que Taine a dénoncé ce régime anti-naturel et anti-social : internat, retard excessif de l'apprentissage pratique, entraînement artificiel et remplissage mécanique de l'esprit, surmenage, négligence absolue de préparer le jeune homme aux offices de l'âge mur, tel est le réquisitoire qui se dresse contre ce système d'éducation. Dans les dernières lignes qu'il écrivit, le philosophe des *Origines de la France contemporaine* entendait la jeunesse dire aux dirigeants : "Par votre éducation, vous nous avez induits à croire ou vous nous avez laissé croire que le monde est fait d'une certaine façon, vous nous avez trompés ; il est bien plus tard, plus plat, plus sale, plus triste et plus dur, au moins pour notre sensibilité et notre imagination ; vous les jugez excités et détraquées mais si elles sont telles, c'est par votre faute. C'est pourquoi nous maudissons et bafouons votre monde tout entier, et nous rejetons vos prétendues vérités, qui, pour nous, sont des mensonges, y compris ces vérités élémentaires primordiales que vous déclarez évidentes pour le sens commun, et sur lesquelles vous fondez vos lois, vos institutions, votre société, votre philosophie, vos sciences et vos arts."

C'est ce cri des indépendants vers la liberté, vers l'expansion. Quelque chose de nouveau se prépare dans le monde ; mettons-y le plus d'intellectualisme possible, afin que ce soit l'apogée et non l'effondrement de la civilisation.—DR. GRELLETY (de Vichy).

LES CATHOLIQUES et SARAH BERNHARDT

Bondissez Tardivel !

Voici ce que nous lisons dans le *Gaulois* :

A propos d'une matinée donnée, la semaine dernière, au Cercle catholique de la rue du Luxembourg, un membre du Cercle avait adressé à la *Libre Parole* une lettre attaquant viol ment Mme Sarah Bernhardt.

Hier par une communication adressée au *Petit*

Temps, l'auteur de cette lettre, M. Louis Delsol, se laissait connaître.

M. Maurice Bernhardt, qui a pour sa mère l'amour le plus tendre, a aussitôt chargé deux de ses amis, MM. Geoffroy et Breittmayer, de demander à M. Delsol une réparation.

On nous assure, à la dernière heure, que l'incident peut-être considéré comme clos. M. Delsol ayant, dans une nouvelle lettre, déclaré qu'il n'avait pas eu l'intention d'injurier Mme Sarah Bernhardt et retiré les expressions dont il s'était servi.

Proh Pudor !

Un membre d'un Cercle Catholique qui fait des excuses à Sarah Bernhardt.

Où allons-nous, Tardivel ; où allons-nous ?

QUESTIONS et REPONSES

L'OREILLE MUSICALE

(Suite et fin)

Il me semble établi que la musique, cette combinaison de sons, est d'ordre absolument physique, bien qu'ensuite elle excite par les tons perçus des sensations intellectuelles spéciales dans certains cerveaux favorisés par la nature ou l'éducation. L'éducation, voilà où la question s'obscurcit, en ce sens qu'on manque d'expérimentation.

Catherine de Russie était rebelle à toute sensation musicale, et elle s'efforçait d'acquérir dans l'âge mûr cette joie supplémentaire.

Or, il est faux qu'on soit rebelle à toute sensation musicale, et le plus ignare des moujiks distinguerait l'*Hymne russe* de la *Marseillaise*.

De plus, est-il prouvé que Catherine eût été aussi insensible si, dès son enfance, on s'était préoccupé de lui rendre perceptible l'échelle des sons ?

Car tout est là ; c'est le : "Sésame ouvre-toi" de la musique.

Il y a une dizaine d'années, je dirigeais un cours de solfège snivi par cent vingt enfants.

Or, je rencontrais chaque année une demi-douzaine d'élèves absolument réfractaires en apparence à toute éducation musicale. Surpris de trouver cette lacune cérébrale chez des enfants intelligents sous tout autre rapport, je me demandai s'il y avait une infirmité définitive ou une atrophie locale et guérissable. Par curiosité, je tentai de réveiller un organe qui ne me paraissait qu'endormi.

Avec beaucoup de patience, et dans tous les cas, je suis arrivé à leur faire percevoir l'échelle des sons, et je reste convaincu que l'éducation de l'oreille est toujours possible, mais à la condition que cette éducation, comme beaucoup d'autres, du reste, soit faite dès l'en-

fance, au moment où les organes sont encore susceptibles d'amélioration.

Dé l'enfant qui perçoit la gamme à l'auditeur ému de Beethoven, il y a évidemment un monde, mais dans quel art ne faut-il pas que cette initiation qu'on est habitué, je ne sais pourquoi, à refuser à la musique ?

Croyez-vous donc qu'un Boschinan transporté tout à coup au Louvre apprécierait fort Andrea del Sarto ou Boticelli ? Et le bourgeois (le mot à la mode) incapable de distinguer un *ré* d'un *fa* et qui s'étonne de ne pas comprendre un opéra dès sa première audition, n'est-il pas bien extraordinaire ?

Pour me résumer : je crois que toute oreille humaine, naturellement ou par l'éducation, peut percevoir l'échelle ou l'ensemble des sons, et que les impressions plus ou moins vives qui en résultent dépendent également de l'éducation, mais surtout des prédispositions spéciales à chaque individu.

SAMUEL ROUSSEAU.

La vraie réponse ne serait-elle pas celle-ci :

"Il n'est pas pas de pires sourds que ceux qui ne veulent point entendre !"

En effet, et sans remonter à Catherine II, ne voyons-nous pas tous les jours des personnes aimables n'entendre goutte à la musique et aux bruits qu'elle produit ?

Et est-il nécessaire de rappeler que quelques-uns de nos plus célèbres musiciens et critiques musicaux, après avoir proclamé bien haut que la musique de Wagner était la négation même de la musique, se trouvent aujourd'hui au premier rang de ceux qui la déclarent géniale ?

Nomina sunt odiosa. Je ne cite aucun nom, mais ces anciens sourds vivent encore ; il en est de même qui éclairent l'Institut de leurs lumières.

Eux aussi, comme la grande Catherine, mouraient d'envie d'écouter et d'aimer la musique ; mais ils avaient beau faire, c'était du bruit et rien que du bruit.

Demandez-leur comment s'est opérée leur guérison : ce serait une petite enquête édifiante.

GEORGES STREET.

Incontestablement, le fait de ne pas goûter la musique constitue une anomalie intellectuelle et non simplement physique, une anomalie psychique, par conséquent. De même aussi le fait de la goûter trop en constitue une autre.

Beaucoup de musiciens et de compositeurs sont des névropathes incontestables.

Mais je répudie toute compromission avec l'école de Lombroso, qui, parce qu'il avait une oreille mal ourlée ou des sens bornés pour la musique, ou autre

sensation, en tire des déductions excessives au point de vue de l'équilibre ou, mieux, du déséquilibre mental.

Si Catherine II était en même temps une sanguinaire, une impudique, — je ne me rappelle plus son histoire, — il y aurait à rapprocher de ces stigmates psychiques son aversion pour la musique et on pourrait en tirer des conséquences.

Mais on pourrait être très intelligent, génial et être sanguinaire et perfide... tout cela n'est souvent qu'une affaire d'appréciation et aussi de bons documents lorsqu'il s'agit de juger rétrospectivement.

GILLE DE LA TOURETTE.

REPONSE A Mgr. McQUAID

Nous empruntons à l'*Echo de l'Ouest* une entrevue fort intéressante d'un prêtre qui défend Mgr. Ireland a propos de la sortie de Mgr. McQuaid que nous signalions l'autre jour.

Lorsqu'un homme d'un esprit aussi large, aussi éclairé et aussi républicain que Mgr. Ireland est attaqué, on ne saurait trop le défendre.

LIBERAL.

M. l'abbé Walsh, rédacteur du "Sunday Democrat", de New-York, a cru devoir relever dans son journal, les accusations lancées contre Mgr. Ireland et Mgr. McGoldrick, et c'est dans les termes les plus incisifs qu'il le faut.

"C'est, dit-il, la première fois dans l'histoire de l'Eglise catholique aux Etats-Unis que du haut de la chaire, un évêque attaque sans un semblant de raison d'autres évêques dont les noms sont synonymes de tout ce qui est bon, et attribue les motifs les plus indignes à un archevêque qui croyait de son devoir—a défaut de ceux qui auraient dû le remplacer—d'entrer bravement dans l'arène et d'épargner à l'Eglise un grave scandale à un moment critique. Mgr. McQuaid prétend que l'action de Mgr. Ireland, en franchissant les limites sacrées d'un autre diocèse et d'un autre état, était scandaleuse et indigne d'un évêque.

"Nous craignons fort que l'opinion publique n'en vienne à la conclusion que, dans cette affaire, la honte et le scandale ne dépassent pas l'enceinte de la cathédrale de Rochester, et qu'il s'écoulera bien des jours avant que ces mots malsonnants s'effacent de la chaire épiscopale de la cathédrale de St. Patrice.

"Il y a deux ans, alors que l'archevêque Ireland était à Rome et que ses "amis les ennemis" croyaient charitablement que la Propagande était occupée à le réprimander sévèrement, Monseigneur de St. Paul était entraîné par le cardinal Rampolla pour aller combattre dans certains diocèse de France, l'opposition que l'on

faisait à la politique papale, relativement à la reconaissance du gouvernement républicain.

"C'est ainsi que ce brave et vaillant évêque partit, avec l'approbation de Léon XIII, pour aller plus loin que le "Minnesota éloigné", à 3,000 milles de distance, accomplir une mission pleine de difficultés.

"L'archevêque Ireland envahit hardiment certains diocèses de France dont les évêques étaient aussi aveuglément attachés à l'ancien régime que l'est Mgr de Rochester à ses lubies. Il parla en faveur de la politique du Souverain Pontife à des hommes qui l'avaient vigoureusement combattue.

"Mais le résultat de ses efforts fut des plus consolants. Grâce à son grand zèle pour la cause de son maître, à sa connaissance parfaite de la langue française, à sa logique irrésistible et à son incomparable éloquence, il força ces évêques récalcitrants de convenir que Léon XIII avait raison et qu'ils avaient tort.

"Nous espérons que Mgr. de Rochester et ses amis trouveront la morale de cette histoire et feront de même.

"L'évêque McQuaid se vante de ne pas voter, comme si c'était là une vertu. La raison qui le fait agir ainsi dénote une faiblesse de caractère que nous ne soupçonnerions pas chez lui.

"Lorsque l'évêque McQuaid critique l'archevêque Ireland pour s'être immiscé dans les affaires de New-York, il oublie qu'il habite lui-même une maison de verre; il oublie, dis-je, qu'il n'est pas innocent sous ce rapport. Il est un fait notoire, c'est que la plupart des faux pas faits par les autorités religieuses de New-York ont été inspirés ou suggérés par "Monseigneur de Rochester."

CHRONIQUE

La chimie n'est pas seulement l'étude des corps simples, mais elle est aussi une espèce de cuisine savante qui laisse bien loin derrière elle l'art si modeste d'accommoder les restes, car avec la chimie il n'y a pas de restes, tous les résidus sont utilisés: quand par hasard des poudres impalpables restent adhérentes aux parois des alambics et qu'au premier abord le savant n'en perçoit pas l'usage immédiat, il en fait un poison. L'humanité doit beaucoup à la chimie, surtout les maux d'estomac. Les premiers hommes mangeaient des racines, ils étaient par nécessité végétariens, mais s'ils ne connaissaient pas les noms des légumes qui les sustentaient, ils avaient l'avantage de manger des choses saines, nature, comme on dit dans les brasseries.

Nous ne sommes pas au bout de nos tribulations, les chimistes étudient. Après la vache enragée qui

n'est pas précisément un morceau de roi et qui offre à la dent une certaine résistance, voit venir le pain de bois. Cette nouvelle combinaison hétéroclite de corps simples nous vient de Berlin.

Les savants allemands sont satisfaits de leur découverte, déjà ils alimentent les chevaux avec la nouvelle mixture, les hommes n'ont qu'à bien se tenir. L'avenir est à la sciure de bois. Qui l'eût cru ? O Chine ce sont bien là de tes coups !

Nous avons à notre actif un certain nombre de falsifications célèbres : les escargots, le beurre, le vin, le lait, la multiplication des œufs sur le plat, le bouillon sans bœuf, etc., mais le pain de bois ! Brillat-Savarin est mort à son heure, et si de là-haut il peut contempler la dextérité du maître-queue moderne, il doit penser que si nous avons le goût dépravé, nous ne manquons pas d'appétit. J'aime à croire qu'avant de nous faire manger du bois, on nous fera d'abord brouter un peu d'herbe, puis des ronces mêlées de chardons à titre d'entraînement ; je ne crois pas que l'on puisse d'un seul coup nous faire passer le goût du pain.

Cette découverte a une portée énorme, elle dépasse l'estomac des contemporains : elle est éminemment sociale. Les chimistes allemands ont fait de l'économie politique sans le savoir. Voilà donc le pain à bon marché ; avant peu, on nous en donne l'espérance, au lieu d'aller chez le boulanger, on ira chez le marchand de bois chercher son pain quotidien. Pourquoi pas après tout ? N'avons-nous pas déjà l'esprit de bois ? Donc nous buvons du bois, ce qui à première vue paraît être une impossibilité.

On ne parlera plus des blés exotiques, mais des bois ; l'instinct protectionniste changera de direction ; il demandera un supplément de taxe sur les bois de fente et surtout sur les bois ouvrés qui deviendront notre pain de luxe.

Quant au blé, on en fera du mortier probablement.

Nous approchons de l'âge de pierre, bientôt nous mangerons des pavés.

La science moderne, tant allemande que française, a le génie du paradoxe, d'après elle, il n'y a rien d'impossible. La chimie industrielle, admirablement outillée pour la falsification, a jeté son dévolu sur tous les produits naturels. Elle imite par dilettantisme, pour le plaisir de surmonter une difficulté, car ses produits factices lui reviennent cher et en somme se vendent peu. Ceux qui souffrent le plus de ce prurit de falsification sont les classes ouvrières ; la loi poursuit et condamne les falsificateurs, mais elle est impuissante à empêcher un industriel à fabriquer des "aliments."

L'alcoolisme n'est devenu un mal redoutable que depuis qu'on ne boit plus d'alcool. On ne voit plus d'hommes en état d'ébriété, agissant et parlant, ayant

des mots cocasses et presque jamais méchants ; on rencontre des êtres abrutis, fléchissant comme sous le poids d'un lourd fardeau, l'œil hagard, la voix rude, l'articulation nulle ; on dit qu'ils ont bu, la vérité est qu'on les a empoisonnés. Après ces prétendues libations du jus de la treille, il leur est impossible de dormir, leur système nerveux est désemparé, ils se plaignent de maux d'estomacs et des entrailles.

Ce sont des malades et non des hommes ivres. Et pour les reconstituer ; la chimie leur offre du faux beurre puant et gras, du lait fabriqué avec des cervelles de mouton délayées dans de l'amidon, de la viande frigorifique qui a perdu tous ses principes reconstituants et des légumes avariés. Aussi les hôpitaux sont trop petits et les hospices pas assez nombreux. Les hommes sont usés à cinquante ans, infirmes ou fous. Les médecins d'hygiène, de microbes pathogènes et de bacilles virulents, des odeurs de Paris, du surmenage, ils devraient bien noter aussi les effets de la chimie sur les contemporains.

FRIDOLIN.

JURISPRUDENCE FRANÇAISE

De la France 15 Déc.

Me de Saint-Auban qui lors de l'affaire des Trente faisait avec esprit le procès de la franc-maçonnerie, vient de voir le tribunal de Lons-le-Saunier entrer si bien dans ses vues, qu'il a déclaré que l'épithète de franc-maçon était une injure. Un journal, la *Croix du Jura*, était poursuivi pour injure et diffamation par un citoyen qu'il avait accusé de franc-maçonnerie. Et le journal a été condamné :

Attendu, dit le tribunal, que Lorrain (le gérant) reconnaît lui-même n'avoir négligé aucun effort, par son journal, pour convaincre ses lecteurs que l'institution maçonnique était une entreprise profondément démoralisante par son but et déshonorante pour ceux qui y sont affiliés ; qu'elle était le refuge de tous les vices et poussait à tous les crimes ; que ses membres étaient les ouvriers de "Satan", et comme tels frappés d'excommunication par l'Eglise ; qu'elle devait être pour les catholiques un objet d'honneur, et qu'il importait de le signaler, par la désignation nominale de ses affiliés, à l'adversion et au mépris public ; qu'il reconnaît par là même que cette imputation est de nature à atteindre gravement ceux qu'elle vise, sinon dans l'esprit de tous, du moins dans celui d'un grand nombre.

Le tribunal a condamné en conséquence le gérant de la *Croix du Jura* à 100 francs d'amende et 100 francs de dommages-intérêts au profit de chacun des plaignants.

Les plaignants étaient représentés par Me Trouillot, député ; le journal la *Croix du Jura* par Me de Saint-Auban, du barreau de Paris.

La *Croix du Jura* annonce qu'elle interjette appel du jugement devant la cour de Besançon.

FEUILLETON.

AUX PETITES SŒURS

I

Le père Honoré Le Bolloche, n'ayant plus d'ouvrage du tout, sortit de l'apentis où il travaillait, fit trois pas dehors, et s'assit sur la chaise qu'il venait de rempailler : car il était de son état rempailler de chaises. Il étendit d'abord sa jambe de bois, puis l'autre, chercha du tabac dans son gousset, et, n'en trouvant pas, il se sentit pauvre.

Pauvre, Le Bolloche l'avait toujours été, mais il ne s'en était jamais aperçu, ce qui constitue, au fond, la vraie manière de ne pas l'être. A l'armée, par exemple, quand il était sergent de zouaves, de quoi manquait-il ? Le plus bel homme du régiment, la figure longue et bronzée, avec un nez bien droit d'arête, légèrement aplati et large à la base, une barbiche qui eût fait envie à plus d'un commandant, — à cette époque napoléonienne où il y avait des commandants si décoratifs, — les épaules effacées, le cou tanné et sillonné de ravins blancs, la poitrine bombée, il jouissait de la considération de ses compagnons d'armes et d'un traitement qui lui suffisait. Son livret ne portait, au passif, que des punitions insignifiantes, pour quelques fortes bordées militaires, à des anniversaires glorieux : une poule chapardée à des Bédouins ; deux ou trois réparties trop vives à des chefs plus jeunes que lui ; des misères. L'actif était superbe : cinq campagnes, tout ce qu'on pouvait avoir de chevrons, une citation à l'ordre du jour, la médaille militaire, un cor de chasse de tir, la menue monnaie d'un général en chef. Plusieurs fois il avait passé en triomphe dans les villes, sous des arceaux de lauriers, marchant sur les fleurs, applaudi par les femmes, au retour d'Italie ou de Crimée. On le mettait en avant, ces jours-là, à cause de sa prestance et quelque blessure qu'il avait l'esprit de recevoir aux bons moments et aux bons endroits une balafre de sabre en pleine tempe à Solferino ; et une balle dans le mollet, à Malakoff. Le Bolloche aimait la gloire. Les jeunes soldats, tout en l'admirant, le dotaient aussi d'une humeur grincheuse. Mais les chefs, mieux informés sans doute, le disaient seulement un peu haut d'honneur. Le ciel l'avait doué d'une santé à toute épreuve. Le Bolloche était heureux.

Plus tard même, atteint par la limite d'âge, selon son expression, et sorti du régiment, il avait rencontré quelque joueur dans cette vie civile dont il médissait journellement autrefois. Habitué à être commandé et entouré, sa liberté lui pesait, non moins que sa solitude. Encore vert, d'ailleurs, et de galantes façons, il avait aisément trouvé à se marier. La femme n'était pas toute jeune, mais lui commençait à vieillir. Elle apportait, du reste, ce qui peut passer pour jeunesse aux yeux de bien des gens : une dot, une petite maison bâtie dans un bas-fond, au delà des octrois, et autour, un pré de quelques acres, ou pour mieux dire deux bandes d'herbes en pente, traversées l'hiver par un filet d'eau, dont il restait, l'été, un marécage en rond, grand comme une aire à battre.

Le voisinage des jones qui poussaient là, l'ignorance

de tout métier, une certaine adresse de main, furent causes que l'ancien soldat se mit à rempailler les chaises. Il ne prenait pas cher. La pratique lui arrivait abondamment du faubourg, où les enfants se chargeaient de lui donner de l'ouvrage. Sa santé se maintenait. Et, plusieurs années encore, Le Bolloche n'eut pas lieu de se plaindre.

Bien au contraire, une joie lui vint, la plus vive qu'il eût connue, et de celles qui durent : un enfant. Il avait immensément souhaité une fille. Celle que sa femme lui donna était rose, blonde et gaillarde. Le Bolloche se reconnut tout desuite en elle. Ce fut une adoration immédiate. Il voulut — bien que très peu dévot — la porter lui-même à l'église, et quand le curé lui demanda le nom sous lequel elle devait être baptisée : " Appelez-la Désirée, dit-il, car jamais je n'ai rien désiré tant qu'elle." Il prit soin d'elle, et l'éleva plus encore que la mère. Toute petite, avant même ses premiers pas, elle se roulait dans l'apentis, tandis qu'il travaillait. Elle riait, et il était content. Si elle pleurait, il avait des inventions incroyables pour la consoler, il la berçait, il lui chantait, comme une nourrice, des chansons qui n'ont que trois notes, de celles qu'on entend dans les arbres, au temps des nids.

A peine fut-elle assez sage pour se tenir tranquille et assez forte pour plier un jonc, il lui apprit à tresser des cages, des paniers, des bateaux, qu'on allait ensemble lancer sur la mare. Puis, l'amusement devint un art. Elle sut bientôt ce que savait le père, et plus encore. Celui-ci n'en fut pas jaloux. Il lui confia les ouvrages fins, qui demandaient une main agile, un peu de goût et d'invention. Et toutes les fois qu'une chaise bourgeoise, non pas grossièrement joncée, mais paillée en belle paille de seigle, d'une ou deux couleurs, arrivait au logis, avec un siège à remplacer ou une blesure à fermer seulement, Le Bolloche en chargeait Désirée.

Ainsi élevée tendrement, entre trois personnes qui la choyaient à l'envi, — car Le Bolloche avait retiré chez lui sa très vieille mère aveugle, — il n'était guère possible que l'enfant ne devint pas aimable. En effet, on n'aurait pu trouver, dans tout le faubourg et dans la campagne voisine, une fille plus avenante. A quinze ans, on l'eût prise pour une femme déjà. Elle était grande, bien faite, rose de visage, légèrement roussée. Ce n'est pas qu'elle eût les yeux plus longs ou plus larges qu'une autre, mais elle regardait tout droit, si franchement, qu'on devinait en elle un cœur tout simple.

Elle riait volontiers, et son rire demeurait dans la pensée, comme une chose fraîche. Elle ne portait pas de bonnet, un peu par économie, beaucoup pour montrer ses cheveux qui ondaient sur ses tempes en deux écheveaux d'or, et qu'elle tordait par derrière, à la diable. Son goût lui conseillait les robes claires. Elle piquait souvent un brin de fuchsia rouge à sa casaque d'indienne.

Pourvu qu'il pût la voir, ou seulement l'entendre près de lui, Le Bolloche ne trouvait rien à reprendre à la vie. Comme Désirée, pour causer, ne s'arrêtait pas de tordre la paille, ils bavardaient en travaillant ; comme elle était déjà d'un âge qui fait songer, ils parlaient toujours d'avenir.

Ce fut à cette époque, précisément, que l'épreuve

commença pour le père Le Bolloche. D'abord, la blessure de sa jambe, qui n'avait jamais totalement guéri, s'envenima. Il eut beau jurer, la gangrène s'y mit. Après des semaines de souffrances, il fallut couper la cuisse. Toute la réserve du ménage s'en alla en honoraires de chirurgien, et en petites fioles qui s'alignaient sur la cheminée, vides, avec des étiquettes rouges. Le malade ne décolérait pas d'être au lit, et de voir couler son argent. Il fut une saison entière convalescent. Et, quand il reprit sa place sous l'apentis, il constata bien vite qu'il avait perdu de son corps beaucoup plus qu'il ne croyait, hélas ! la souplesse, l'énergie, cette vaillance de muscles enfin qui est la bonne humeur de nos membres. Le mal l'avait usé.

Désirée était là, sans doute, chaque jour plus experte, pour gagner le pain de la maison. Grâce à l'activité de sa fille et à une légère augmentation de prix, Le Bolloche espérait que les trois femmes, l'âne, les poulets et la chatte, qui formaient le personnel confié à sa sollicitude, ne ressentiraient point trop les suites de cet accident qui, de simple blessé, l'avait fait invalide. Il gagnerait moins, peut-être, mais sa fille gagnerait un peu plus : le résultat serait le même. Il se trompait.

Un second obstacle surgit, celui-là invincible. Ni le père ni la fille ne refusaient le travail : ce fut le travail qui commença à manquer. D'une saison à l'autre, la diminution des commandes se faisait plus sensible. Il y eut d'abord des heures de chômages, puis des jours entiers. En vain Le Bolloche, avec son âne et sa charrette, continua de parcourir, chaque samedi, les quartiers suburbains, et d'envoyer aux fenêtres, où fleurissent les géraniums-lierres en éventail et les ceillots en pyramide, son cri traditionnel : "Pailleur ! pailleur de chaises !" De moins en moins son appel trouvait de l'écho. Et la cause ? Le progrès, l'envahissement du luxe qui, de proche en proche, des châteaux aux maisons des bourgeois, et jusque dans les fermes, supplante l'antique tradition, et, à la place des sièges aux armatures massives recouvertes de jonc, introduit les meubles légers et à bon marché sortis des fabriques de Paris ou de Vienne. Triomphe du rotin, des fauteuils d'étoffe, des tresses d'alfa, des berceuses d'osier blanc, par lequel les reimpailleurs étaient lentement évincés. Un métier finissait. Que d'autres ont disparu de la sorte ! Combien d'humbles artisans ont senti avec un étonnement désespéré l'outil tomber de leurs mains, et l'état appris aux jours d'enfance, l'état qui avait honorablement nourri le père et leur avait suffi à eux-mêmes une moitié de leur vie, devenir ainsi progressivement hasardeux et ingrat ! Est-il rien d'aussi dur ? Quelques-uns sans doute peuvent chercher un autre ouvrage. Mais les vieux, pour qui le temps de l'apprentissage est passé, accrochés à ces professions en ruine, n'ont plus qu'à disparaître avec elles.

C'était le cas du père Le Bolloche. Le bonhomme le comprenait bien. Il laissait les choses aller, avec cette arrière-réserve d'espérance que nous avons, tant qu'elles vont encore. L'herbe commençait à envahir l'atelier, sous les bottes de seigle jaune qui pourrissaient par le pied. Dans l'étang, les joncs et les roseaux, coupés ras autrefois, grandissaient, se gonflaient, montaient en quenouilles. Et comme, ici-bas, la plupart de nos tristesses ont un envers de joie pour

quelqu'un, les fauvelles du quartier ne s'en plaignaient pas, n'ayant jamais, ni leurs devancières, trouvé au bord de la mare tant de duvet pour leurs petits. Il attendit jusqu'au bout, jusqu'à ce que le dernier sou de leur épargne à tous fût dépensé. Et voilà que cette heure était arrivée. La grand-mère, — qui tenait les comptes, de mémoire, bien entendu, et gardait la bourse, — en avait, le matin même, prévenu son fils. Il fallait prendre une résolution, trouver un expédient, car le pain du lendemain n'était plus assuré. C'est à quoi Le Bolloche réfléchissait, sa longue face encore allongée par la tristesse, à trois pas de l'apentis, un jour de printemps.

Pour tromper sa passion de fumeur, il aspira deux ou trois bouffées d'air à travers le fourneau vide de sa pipe, et la première idée qui lui vint fut qu'il pourrait se priver de tabac. Il se sentait capable de ce sacrifice. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que ce n'était pas une solution. Alors que faire ? Envoyer Désirée en condition ? Jamais il n'y consentirait. Il aimerait mieux mendier son pain. Dire à la grand-mère : "Nous ne pouvons plus vous nourrir, Cherchez, demandez à l'assistance publique..." Allons donc ! Est-ce qu'un enfant peut seulement penser à cela ? Vendre la maison ? Il faudrait en louer une autre, et les loyers avaient doublé, triplé, depuis que Le Bolloche habitait son coin de pré. Où serait l'avantage ? Evidemment il n'y avait qu'un seul parti, dont sa femme et lui avaient causé déjà : ils partiraient tous deux, ils laisseraient la maison à l'aïeule qui était trop vieille, et à Désirée qui était trop jeune et trop aimée pour porter un tel deuil.

Partir ! Quand il fut arrivé à cette conclusion, Le Bolloche appuya son coude sur sa bonne jambe et regarda lentement autour de lui, de ce regard chargé d'adieux qui découvre toujours quelque beauté nouvelle aux choses les plus familières. Le pré où l'herbe renaissait, où les boutons d'or échappés à l'âne commençaient à s'ouvrir, lui parut promettre une fenaison abondante. Les haies qui, de trois côtés, couraient autour, n'avaient plus cet air souffreteux et défraîchi, ces trouées lamentables qu'elles offraient jadis. Bien épinées, drues, tendues de fil de fer aux endroits faibles, elles défendaient la maison mieux qu'un mur. Et le mur qui longeait la route, pour un peu moussu qu'il fût, étaient encore solide et d'aplomb. Le Bolloche avait souvent rêvé d'élever là, pour son gendre, une maison semblable à l'autre qui était à mi-pente. Ah ! si le métier ne l'avait pas trahi ! Quelle jolie vue on aurait eue des fenêtres, sur la rue qui remonte vers l'octroi, éclairée au gaz, si gaie le dimanche, si coquette avec ses cabarets peints de couleurs vives, ses jeux de boules, ses charmilles et ses grands jardins tout roses de pêchers en fleurs !

A ce moment, Désirée apparut au haut du pré, venant de la ville. Le vent l'avait un peu décoiffée. Elle marchait, une main retombante le long de sa hanche, l'autre passée au travers du siège défoncé d'une chaise qui, pendue à son bras, l'enveloppait d'un disque inégal de rayons jaunes. La jeune fille avait fait deux kilomètres pour trouver ce travail. Elle arrivait sans se plaindre, contente même, dans la lueur du couchant qui traînait sur le pré. Et quand Le Bolloche la vit, il comprit mieux encore que la sépara-

tion d'avec elle serait la plus dure de toutes, et qu'après de celle-là les autres n'étaient rien.

— Eh bien ! dit-elle de son ton de bonne humeur, vous demandiez de la besogne, en voilà : une chaise comme vous les aimez, à rempailler en gros jonc.

— Non, petite, répondit tristement le bonhomme, j'ai fini tantôt ma dernière, et je suis assis dessus.

Elle approcha, sans comprendre ce qu'il voulait dire, s'étonnant seulement qu'il fut sombre. D'habitude, il était joyeux quand elle était joyeuse. Qu'avait-il ?

— Appelle ta mère, ajouta Le Bolloche, j'ai à lui parler.

Elle entra dans la maison, et la mère en sortit, toute petite sous son énorme bonnet blanc. Le Bolloche emmena sa femme au bord du ruisseau qui longeait un sentier. Il l'avertit de son projet, non pas rudement comme il avait coutume de le faire quand il lui disait la moindre chose, mais presque doucement, très troublé qu'il était lui-même et hors de son naturel. Désirée les regardait de loin. Elle les voyait côte à côte, lui un peu penché, elle au contraire la taille cambrée et la tête levée. Ils parlaient bas. Malgré le calme du soir, on n'entendait que des bourdonnements alternés et le grincement régulier de la gaine de cuir où s'enfonçait la jambe coupée.

Quand ils rentrèrent, Le Bolloche alla se placer en face de la grand'mère, affaisée dans un fauteuil garni d'oreillers, à droite de la cheminée, et porta la main à son front, pour saluer, d'un geste familier d'ancien soldat.

— Maman, dit-il, l'ouvrage ne va plus.

— C'est vrai, mon petit.

— Je mange encore beaucoup pour mon âge, continua Le Bolloche, plus que je ne gagne. Ça ne peut durer : il faut que je m'en aille avec Victorine.

La nonagénaire, toute alourdie qu'elle fût par l'immobilité, eut un tressaillement. Elle essaya d'un mouvement instinctif, d'ouvrir les yeux morts, qui n'étaient plus qu'une fente mince dans l'enfoncement ridé de l'orbite.

— T'en aller, fit-elle, et où t'en irais-tu, Honoré ?

Le Bolloche se détourna à demi, comme si la grand'mère l'eût réellement regardé et qu'il n'eût pu supporter ce regard. Il répondit avec un peu de confusion :

— Aux petites sœurs, Victorine prétend qu'on y est bien.

La vieille femme se souleva sur les bras de son fauteuil.

— C'est moi qui partirai ! dit-elle, de ce même ton rude qu'elle avait transmis à son fils.

— Non, maman, non pas ! Tu es trop bien habituée ici. Nous sommes plus jeunes, nous autres, le chagrin ne nous tuera pas !

— C'est que mon enfant, rien ne m'appartient ici, je suis chez. . .

— Chez toi, dit rapidement Le Bolloche.

Et cet homme, qui était vieux aussi et infirme, eut, pour convaincre sa mère, une inspiration de petit enfant. Il l'entoura de ses bras, et lui dit à l'oreille, avec un enjouement moitié voulu, moitié vrai :

— Maman, quand j'étais au régiment, et que je faisais les cent coups, je dépensais plus que mon prêt, hein ?

— Oui.

— Des cent sous, des dix francs par semaine. Qui est-ce qui payait ?

— C'était moi.

— T'ai-je rendu l'argent ?

— Non.

— Alors tu vois bien que tu es chez toi, puisque je te dois !

Elle resta un moment sans rien dire, puis elle reprit :

— Je veux bien, seulement tu emporteras des hardes et du meuble, pour ne pas arriver là-bas comme un mendiant.

— Pourvu que tu aies ta suffisance, dit Le Bolloche, ne demande pas mieux.

La grand'mère ne répondit plus. Le sacrifice était accepté. C'était fini.

Parmi les pauvres, les effusions de remerciements sont inconnues. Il n'y en eut pas. L'aïeule, qui avait les mains jointes sur la poitrine, le souleva seulement par deux fois, pour montrer combien elle était touchée.

Et ce fut tout.

Ils s'assirent pour souper, autour d'une salade dont le pré avait fait les frais. Rendus tristes par la pensée d'un changement si grand et si prochain, ils ne se parlaient pas. A quoi bon ? Le même regret les poignait tous. Ils avaient lutté jusqu'au bout. La misère était la plus forte. A quoi bon ?

Cependant Le Bolloche remarqua que la grand'mère ne mangeait rien. Elle remuait les lèvres, comme si elle n'osait faire une question qui la troublait. A plusieurs reprises, les mots s'arrêtèrent ainsi sur sa bouche. Enfin, elle fit effort sur elle-même, et, d'une voix tout angoissée :

— Honoré, dit-elle, est-ce que tu me laisseras Désirée ?

Deux gros soupirs lui répondirent oui.

Alors on aurait pu voir le visage de l'aïeule, inexpressif et détendu comme tous ceux auxquels aucune impression n'arrive plus par les yeux, s'éclairer d'une lueur soudaine. La joie rompait la nuit de cette face d'aveugle. Il semblait que l'âme s'en était approchée, et souriait au travers. En même temps les deux époux regardaient Désirée du même regard morne. La place que la jeune fille tenait dans le cœur de tous se montrait ainsi, sans phrase, plus éloquentement que par des mots. Car un enfant, cela se partage. Il n'en faut qu'un pour plusieurs vieux. Et quand ces pauvres gens s'étaient unis pour vivre sous le même toit, la mère, le fils, la bru, ce n'était pas seulement leur petit patrimoine qu'ils avaient mis en commun, ni le courage qui vient de l'un à l'autre à ceux qui travaillent ensemble, ni la mutuelle assistance que leur misère se prêtait, c'était encore, c'était surtout la jeunesse de Désirée.

Le souper achevé, Le Bolloche se secoua un peu pour chasser cette tristesse indigne d'un homme. Pendant que sa femme aidait la grand'mère à se coucher, il entraîna Désirée dehors, et se mit à se promener avec elle dans la tiédeur de la nuit déjà venue, depuis l'apertis qui terminait la maison à droite jusqu'au clapier en treillage accolé au mur de gauche.

(A suivre.)

Au premier rang pour y rester!

Il y a plusieurs bonnes choses dans les différents genres de clavigraphes, mais cependant pour la facilité d'opération, la perfection de l'alignement, la simplicité de construction, les qualités de durée, le MEILLEUR de tous est sans contredit

Le "Calligraph"

Il n'a pas de supérieur, ni même d'égal. On enverra un catalogue décrivant le Calligraph et les fournitures qui s'y rattachent sur demande.

THE AMERICAN WRITING MACHINE CO.

HARTFORD, CONN., E.-U.

MORTON, PHILLIPS & CIE,
AGENTS POUR LA PROVINCE DE QUEBEC ET L'EST D'ONTARIO.

MONTREAL.

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,053,710
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	5,200,000
REVENU ANNUEL.....	12,500,000

Directeur-Gérant : — THOMAS DAVIDSON, Ecr.

DIRECTEURS ORDINAIRES :

W. W. Ogilvie ; A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal ; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Epargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue, et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés aux taux les plus modérés.

BUREAU PRINCIPAL EN CANADA,

78 St-Francois-Xavier, Montreal.

GUSTAVE FAUTEUX,

TELEPHONE BELL No. 314.

Agent pour Montréal et les environs.

Imprime par la Compagnie d'Imprimerie Desauviers, et publié par Aristide Filialetroit au No. 22 rue Saint-Gabriel, Montreal.

BURBOURGHS & BURBOURGHS,

AVOCATS

Chambres 613 et 614 Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Montréal.

Téléphone 1521

Chas. S. Burbourghs. W. Herbert Burbourghs.

ARTHUR GLOBENSKY

AVOCAT.

"N. Y. L. B." Chambres 316 et 317.

J. A. D. QUIN

AVOCAT.

Bâtisse de l'Assurance "New York Life" 11 PLACE D'ARMES, Chambres 316 et 317. Téléphone 2245.

EDEN MUSEE ET THEATRE

Edifice du Monument National
Le Seul Théâtre Français à 10c.

4 REPRESENTATIONS Par Jour

2.15, 4.00, 8.00, 9.15 hrs.

AU THEATRE

CHANSONNETTES, ROMANSES,
DANSES, AROBATES,
COMÉDIE ET OPÉRETTES.

AU MUSEE

MERCIER SUR SON LIT de MORT

100 Figure de cire, Léon XIII.

NOUVEAUTÉS CHAQUE SEMAINE.

Entrée du Musée - 10c.

Entrée du Théâtre - 10c.

Sièges réservés, 5c. ext.

Le Musée sera ouvert le DIMANCHE de 1 heure à 10 heures du soir.

JACQ. VANPOUCKE

PROFESSEUR DE

Clarinette et de Solfège.

221—RUE CRAIG—221



CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$2 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.